

SILVIA AVALLONE

Marina Bellezza



LIANA LEVI

Une clarté diffuse brillait quelque part au milieu des bois, à une dizaine de kilomètres de la départementale 100 encastrée entre deux colossales montagnes noires. Seul signe qu'une forme de vie habitait encore cette vallée, à la frontière nue et oubliée de la province.

Elle apparaissait soudain derrière le pare-brise, comme un appât qui luit par intermittence dans les abysses. Au virage suivant, ils la perdaient de vue.

Ils ralentirent à un croisement au milieu de rien, devant les ruines d'un restaurant. Deux fenêtres barricadées et un panneau sur lequel s'effaçaient l'inscription *Menu à prix fixe*, et d'autres mots encore illisibles. L'un d'eux se rappela y avoir fêté sa première communion. Vingt ans après, il n'en restait plus que le toit et les poutrelles. Vingt ans, et tout était fini.

De nouveau, ils accélérèrent. Il n'y avait plus d'éclairage sur cette portion de la route, plus de grillage pour les protéger des rochers en surplomb, menaçants. Les phares surprenaient des escarpements infestés de ronces, parfois une construction à demi écroulée. Même les panneaux routiers disparaissaient, là-haut, dans la nuit vide.

Ils étaient les seuls à rouler sur cette départementale, entre cul-de-sac et abandon. À grimper le long de ces pentes

à bord d'une vieille Volvo break, enfilez les uns après les autres ces tournants qu'ils connaissaient par cœur depuis toujours. Les grands arbres, à mesure que la route montait, prenaient des allures de spectres. Les parois de la vallée se refermaient en précipice au-dessus du torrent, et par les vitres baissées n'entrait que le roulement usant et monotone de l'eau.

La lumière reparut, faible, en partie cachée par la crête d'une montagne. De nouveau ils la regardèrent, sans parler.

Ils atteignirent Andorno. Des feux orange clignaient à intervalles réguliers mais la Volvo filait à quatre-vingt-dix sans respecter les stops ni les priorités.

Après le cimetière, et ce qu'il restait du petit terrain de foot où ils avaient grandi, la silhouette délabrée du Bar Sirena les attendait, enseigne éteinte. Ils s'arrêtèrent. Descendirent de voiture. L'un était grand, l'autre râblé, et le troisième avait les yeux plus noirs que le pétrole. Ils s'approchèrent de la porte : à l'intérieur, pas un bruit. Ils secouèrent quand même la poignée.

« Fermé. »

Sebastiano, le grand, restait planté devant l'entrée. Il continua de fixer la porte d'un œil mauvais, y lança un coup de pied, puis un autre. Dehors les tables étaient empilées et attachées par des cordes, comme si quelqu'un pouvait avoir l'idée de les voler. Par terre, des paquets de cigarettes vides roulés en boule.

Luca, celui qui était râblé, fit le tour du bâtiment pour vérifier.

« Rien, c'est vraiment fermé.

– On s'en va », dit Andrea.

Lui, il était calme. Ses yeux durs plongés dans l'obscurité.

« Où ça ? »

La question fut aussitôt avalée par la nuit.

Sebastiano était nerveux et regardait Andrea d'un air de défi, attendant sa réponse.

Luca sortit son portable et commença à faire défiler son répertoire.

«J'en sais rien», dit Andrea.

Il arrangea son col de chemise, alluma une Lucky. La ville, ce n'était pas son truc, les discothèques du coin l'avaient toujours mis mal à l'aise. Il préférait ces montagnes désertées depuis des décennies, là au moins il n'était pas un étranger.

Il se retourna pour regarder là-haut, entre la Valle Cervo et la Valle Mosso, cette lumière qui était toujours là, voilée par l'humidité de la nuit. Il l'indiqua aux deux autres d'un signe de tête. Ils levèrent les yeux, hésitants, puis remontèrent en voiture.

Sebastiano démarra, ils retraversèrent Andorno mais prirent une autre route, la départementale 105 par San Giuseppe di Casto. La lueur maintenant était plus visible. Et semblait plus proche. Sans se concerter, ils décidèrent de la suivre. Ce n'était peut-être qu'un incendie, mais ils décidèrent de la suivre.

À San Giuseppe, il y avait un marchand de journaux, une épicerie, une église. Bientôt tout disparut dans le rétroviseur. Ils étaient tous comme ça par ici, les villages: abandonnés, volets fermés, enseignes éteintes. Eux, pourtant, ils n'avaient pas eu envie de partir, au contraire: leurs sentiments, leur sens de l'orientation, tout leur était dicté par ces routes, par ces montagnes.

Certains soirs comme celui-là, ils se parlaient à peine. Andrea, la tempe contre la portière, regardait dehors. Sebastiano conduisait et savourait sa liberté reconquise, après neuf mois d'assignation à domicile. Il se demanda un instant ce que son fils penserait de lui, plus tard, quand il serait grand.

Lieu-dit Golzio. L'autoradio ne marchait pas, et ils continuaient à ne rien dire. À force de fréquenter les rochers et les bois, ils avaient pris la manie du silence. Luca faisait défiler son répertoire à la recherche d'une fille à appeler – une copine, n'importe laquelle – sans arriver à se décider.

«J'aimerais bien savoir où on va», dit-il.

Personne ne répondit. Les bois formaient des masses obscures où les branches s'entremêlaient. Sebastiano continuait de se demander si Mathias lui donnerait raison, à lui, ou à sa conne de mère. Andrea pensait à son père, se persuadant qu'il était suffisamment adulte pour l'affronter directement. Tous trois fixaient les pentes ensevelies dans la nuit, cette terre qui n'appartenait à personne. Des petits villages agrippés aux rochers. Cent, deux cents habitants.

Ils continuaient à suivre cette lueur là-haut, qui n'était la promesse de rien, et si faible à présent qu'on aurait dit la flamme d'une chandelle.

Et ils continuaient à ruminer, grim pant le long de cette route déserte pour se laisser happer par des gouffres de sapins et de broussailles, se demandant comment faire pour trouver un billard, un bar ouvert, pour que quelque chose, enfin, arrive dans ce silence.

Puis, en une fraction de seconde, alors que Sebastiano se tournait vers l'arrière pour demander à Andrea de lui allumer une cigarette et que Luca se penchait pour ramasser le briquet qu'Andrea avait laissé tomber, dans cette fraction de seconde exactement, ce quelque chose arriva.

Cela jaillit d'un buisson à une vitesse folle et se matérialisa au milieu de la route.

Et c'était vivant. Énorme. Ça ne bougeait pas. Ça restait là, comme pétrifié par une force obscure.

Deux cercles jaunes s'allumèrent dans la nuit, réfractant la lumière des phares, sauf qu'ils n'eurent pas le temps de

les voir. Et avant qu'ils puissent comprendre, avant que Sebastiano se retourne enfin et d'instinct écrase son pied sur le frein, la Volvo le prit de plein fouet.

Ce fut terrible. Le choc féroce d'un corps fait de tôles contre un autre plus dur encore. Les phares s'éteignirent en même temps que le moteur. Luca se retrouva le nez sur le pare-brise, le cœur battant la chamade, Andrea bascula entre les sièges avant. Le silence était total, comme le noir d'encre où ils étaient plongés. Sebastiano avait toujours les mains serrées sur le volant.

Il y eut un instant de panique, ils respiraient tous les trois par à-coups, sans rien pouvoir faire d'autre, les yeux écarquillés. Puis ils comprirent que la Volvo était morte, au beau milieu de la route.

«Putain de merde!» cria Sebastiano. Et il chercha les autres du regard.

Ils avaient les joues brûlantes, leur cœur cognait si fort que chacun croyait entendre celui de l'autre. Ils étaient vivants.

«C'était quoi?» demanda Luca.

– Quoi que ce soit, dit Andrea, c'est toujours là, dehors.» Cette simple constatation suffit à les clouer sur leurs sièges.

«Et si on avait tué quelqu'un ?

– *Quelqu'un ?*»

Ils restèrent muets, paralysés à l'idée des conséquences.

Puis Sebastiano se secoua, tapa du poing sur le volant.

«Putain mais qu'est-ce que vous racontez? Je veux pas retourner en taule.» Il voulut redémarrer. «Ça part pas.»

Il se courba sur le volant pour regarder devant, à travers la vitre salie de traces de pluie et de mouchérons écrasés. Il vit que le capot était tout tordu. Alors, furieux, il ouvrit la portière.

Les autres descendirent aussi. La nuit s'agitait dans le vent, entre les pentes, les bois, comme une créature vivante. Le côté gauche du capot semblait recroquevillé sur lui-même,

irrécupérable. Un des phares n’existait plus. Et aucune autre lumière n’arrivait dans ces montagnes que celle, infime, de la lune.

Ils allèrent voir, espérant ne rien trouver. Mais une forme était couchée sur l’asphalte, à une dizaine de mètres, sur la ligne continue séparant la chaussée, et elle bougeait.

Sebastiano s’approcha, pendant que les autres restaient à distance. Il se courba, et fit un bond en arrière.

« Merde !

– C’est quoi ? »

La route était vide, les portables ne captaient pas.

« Allume les phares, vite ! » hurla Sebastiano, bouleversé.

Andrea demeurait silencieux, glacé par cette scène nocturne qui n’avait aucun sens, et qui pourtant était réelle.

Sebastiano continuait à se pencher puis à reculer, comme s’il ne trouvait pas le courage de regarder. Luca tourna la clé de contact, les mains moites, mais le moteur ne partait pas.

Andrea rejoignit Sebastiano près de la forme inerte et sombre qui gisait là, au milieu de la route secondaire. Il s’accroupit pour l’examiner, comprendre de quoi il s’agissait, mais à cet instant précis Luca put redémarrer, et le phare droit s’alluma d’un coup, les aveuglant.

Il y a des moments où tu ne penses rien, tu ne comprends rien et tu n’es personne.

Il y a des moments, à vingt-sept ans, où tu ne connais qu’une seule chose, la plus importante, la plus vraie de toutes. La peur.

Quand Andrea rouvrit les yeux, ce qu’il vit par terre, c’était une masse effroyable, sanglante et brune. Et quand il perdit l’équilibre, et involontairement la heurta du pied, elle poussa un cri déchirant, à la fois humain et inhumain, et se mit à trembler.

« C’est vivant... »

La fille qui roulait seule au milieu des rizières à bord d'une Peugeot 206 cabriolet, et ralentissait au carrefour de Carisio pour regarder autour d'elle, cherchait un motel où elle n'était jamais allée.

Il aurait dû se trouver là, trois cents mètres avant le péage, mais elle ne voyait qu'un bâtiment en construction et une rangée de containers rouillés.

Elle fit demi-tour dans une station-service, tenta de prendre une contre-allée. L'obscurité était assez dense pour désorienter même quelqu'un du coin, à plus forte raison elle, qui ne prenait presque jamais l'autoroute.

Puis elle vit une flèche clignoter, indiquant une direction dans la nuit, suivie du mot *Nevada* auquel manquaient deux lettres. Plus d'erreur possible. Elle enfonça l'accélérateur, sentit les roues déraiper sur la chaussée, mais elle était trop pressée pour aller doucement.

Le Nevada, c'était de l'autre côté de l'océan, l'État des casinos et des néons qu'elle avait vus à la télévision. Ici, par contre, sur la limite administrative entre Biella et Vercelli, c'était un petit immeuble solitaire de quatre étages, dont tous les volets étaient baissés. Rien d'autre.

Elle entra dans le parking. Des nuées de moucheron s'agitaient autour des lueurs pâles des réverbères. Elle se gara et éteignit la radio qui transmettait à ce moment-là *Someone Like You* d'Adele. Sa chanson préférée, celle qu'un jour, en direct, face à des millions de téléspectateurs, elle lui dédicacerait, à lui, et à lui seul.

En descendant de voiture, elle s'aperçut qu'il faisait froid. Elle ne portait quasiment rien. Elle voulut courir mais ses talons hauts s'enfonçaient dans le gravier, impossible d'aller plus vite.

Elle avait peur qu'il ne soit déjà parti. Vérifia sa montre : huit heures passées. Peur qu'il ne l'ait pas attendue, peur de n'avoir pas assez de temps pour le persuader de la suivre, l'y obliger.

Le *Gala de la Chanson* allait commencer dans moins d'une heure, à quarante kilomètres d'ici, et elle voulait à tout prix qu'il soit devant la scène, pour l'applaudir. Au moins ce soir.

Elle ouvrit énergiquement la porte et entra dans le hall. Au comptoir, le réceptionniste et deux inconnus la dévisagèrent, pétrifiés comme devant une apparition. Mais elle ne prêta attention à personne, ne demanda rien. D'instinct, elle se dirigea vers le couloir de gauche. La moquette était usée et terne, les couleurs de la tapisserie au mur éteintes.

Elle descendit quelques marches, perçut une odeur de moisi et de linge sale, évita de se demander quel genre d'homme peut se réfugier dans un motel qui loue des chambres à l'heure, planqué derrière une bretelle d'autoroute. Puis elle arriva dans une petite salle mal éclairée, et son cœur s'arrêta.

Toutes les tables étaient vides, sauf une. Il était là.

Assis avec une femme sur laquelle elle ne voulut même pas poser les yeux. Il sirotait un apéritif, souriait en parlant à voix basse. Rasé de frais, élégant dans son costume gris, ce charme qui n'appartenait qu'à lui.

Même s'il n'avait pas l'air de celui qui attend quelqu'un avec impatience, même s'il ne s'était pas encore aperçu qu'elle le fixait du haut des marches, et même s'il tenait la main de cette fille qui avait vingt ans de moins que lui, elle se sentit envahie par une joie soudaine et sans retenue.

Elle traversa la salle au pas de course, cognant son sac aux chaises et aux tables. Elle se jeta sur lui, s'agrippant presque à ses épaules.

Il y avait plus de six mois qu'elle ne l'avait pas vu.

« Papa ! »

Et Raimondo Bellezza sourit, en la serrant dans ses grands bras forts.

« Ma chérie, tu es venue ! »

Son accompagnatrice se présenta en tendant la main. Elle ne la prit pas, ne lui accorda pas un regard.

« Tu es là pour combien de temps ? demanda-t-elle tout de suite.

– Oh, vingt, vingt-cinq minutes...

– Quoi ? ! Tu ne viendras pas m'entendre chanter ? Ça commence à neuf heures... Je t'en supplie ! »

Raimondo arrangea le nœud de sa cravate en soie. Il portait une bague en or au petit doigt de la main gauche, avec une topaze au milieu.

« Tu sais bien que je ne peux pas, on doit repartir... Mais tu vois, on t'a attendue ! »

Elle enfonça le visage dans les plis de sa veste, se réfugia contre sa poitrine. Elle s'était assise sur ses genoux comme quand elle était petite, et ne semblait pas vouloir se détacher de lui, qui lui caressait la tête et riait, gai et souriant comme un homme qui de la vie n'a connu que les meilleurs côtés.

« Tu prends quoi ? dit-il pour faire diversion. Un *prosecco*, ça te va ? »

Sa petite amie, peut-être encore plus jeune qu'elle, avec des ongles très longs, acérés, laqués de rose fuchsia, les regardait, silencieuse, visiblement agacée.

« Un Negroni, alors ? Qu'est-ce que tu préfères ? Ne fais pas ta gamine, allons, insista son père. Du champagne ? Tu veux du champagne ?

– Mmm... maronna-t-elle.

– J'en étais sûr, fit Raimondo avec un clin d'œil à sa compagne, ma fille a toujours eu de la classe, tu vois ? Elle

tient de moi... Garçon, s'il vous plaît! Trois verres de Dom Pérignon! cria-t-il au serveur qui venait d'entrer.

– Dom Pérignon, on a pas.

– N'importe. Pourvu que ça soit français.»

Raimondo continuait à caresser les cheveux de sa fille.

«Tu ne viens jamais à mes concerts...» protesta-t-elle en relevant la tête avec une moue enfantine. Elle essayait de le faire culpabiliser, mais n'y arrivait pas.

«Ma chérie, tu sais bien que papa est très occupé...»

Elle s'écarta, s'assit en face de lui. «Mais on est dimanche soir! Qu'est-ce que tu as à faire?»

Raimondo Bellezza sentait le cigare et l'eau de Cologne. Il avait les yeux bleus de Paul Newman et les mêmes traits que sa fille.

«Tu es de plus en plus belle, tu sais?»

– Je sais. Dis-moi où tu dois aller ce soir.»

La nouvelle flamme de Raimondo s'était abstraite de la conversation, absorbée par un jeu sur son téléphone qui faisait des petits bruits bizarres.

«Il faut qu'on soit à Monte-Carlo avant onze heures et il nous reste encore trois cents kilomètres. Mais la prochaine fois...»

La prochaine fois, ce serait pareil, elle le savait.

Elle regarda son père, vit sur son visage le reflet de ce monde après lequel elle courait depuis l'enfance, quand il partait pendant des jours, des semaines, et qu'elle pleurait parce qu'elle aurait voulu qu'il l'emmène avec lui. Elle vit cette existence dont elle rêvait, qui était toujours et uniquement ailleurs, et selon les moments s'appelait Campione d'Italia, Saint-Vincent ou Monte-Carlo.

Depuis que Raimondo était parti définitivement, la plantant là avec sa mère, elle n'avait plus cessé de désirer cette vie qu'elle imaginait pleine de vêtements griffés, de nuits

blanches et d'hôtels de luxe. Et même s'il lui envoyait un chèque tous les mois, des fleurs pour la Saint-Valentin, ses vœux pour la fête des Femmes, et des centaines de cartes postales de tous les endroits qu'il fréquentait sur la Côte d'Azur et la Riviera, il n'avait jamais cessé de l'abandonner.

Lentement dans sa tête elle détacha les syllabes de ce nom, Mon-te-Car-lo. Un nom qui disait tout ce dont elle avait été privée, qu'il lui avait enlevé: les anniversaires ensemble, les excursions dans les environs, les applaudissements à la fin des concerts. Alors elle recommença à le détester.

«Tu sais au moins que j'ai fait un détour exprès pour te voir?»

Elle le fixait sans ciller.

«Je ne sais pas comment tu fais pour rester ici, *amore*. Heureusement, tu vas bientôt commencer à travailler... À propos, quand passe l'émission? Chaque fois que je reviens dans le coin, c'est encore pire, hein, Nadia? On dirait un no man's land, on se croirait au Far West, misère de misère!»

Et il riait.

Son éclatant, son magnifique rire d'homme d'affaires. Son costume à fines rayures, sa chemise bleue, sa cravate en soie mauve.

«Pourquoi tu ne m'y emmènes pas, moi, à Monte-Carlo? Pourquoi tu ne m'appelles jamais, tu ne viens jamais me chercher pour m'emmener moi, au lieu de cette énième pétasse de merde?»

Raimondo eut à peine le temps d'écarquiller les yeux, Nadia d'ouvrir la bouche pour répondre à cette fille de son âge «Pétasse, moi?» que le garçon arrivait avec son plateau.

Le silence était devenu de plomb, sa fille le fixait avec rancœur mais il arrivait toujours à s'en sortir, à louvoyer entre les problèmes et leur échapper.

« Tchîn-tchîn ! s'exclama-t-il en levant sa flûte en plastique. Aux futurs succès de ma fille ! Parce que tu vas y arriver, ma chérie, tu seras la star de... », il toussa parce qu'il avait oublié le nom, « de cette émission. Et là, c'est toi qui m'emmèneras ! »

Il lui fit un clin d'œil : « Montre-leur qui tu es, sois plus maligne que les autres. Montre-leur que t'as des couilles. »

Ils trinquèrent. Il la traitait comme une gamine, et elle faisait tout pour qu'il en soit ainsi. À vingt-deux ans passés, elle tentait encore de récupérer les arriérés de son enfance.

Elle se lança. Essayait de raconter l'émission à laquelle elle allait participer, gonflant le plus possible les prévisions d'audience, inventant les noms des invités, citant comme présentateurs les noms les plus célèbres pour impressionner son père, le convaincre que maintenant, elle était comme lui. Et il l'écoutait, il la caressait, jetait un œil à sa montre, ou à sa petite amie débile qui avait recommencé à jouer à Bubble Gun.

« Montre-leur que t'as des couilles, surtout ! Oublie pas ça. Je n'en raterai pas un seul épisode, je te le promets... Et si tu as besoin d'un conseil, d'un avis, je suis là, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Puis, de but en blanc, avant qu'elle ait fini de boire, son père et l'intruse s'étaient levés en évoquant un retard *hallucinant*. Elle l'étreignit, encore et encore, mendiant ces vingt, trente secondes de plus pour lui donner un autre baiser.

Aucune similitude entre sa mère et son père, elle le savait, comme elle savait pour quelle raison il les avait plaquées, même si elle n'avait pas envie de s'en souvenir. Elle savait que sa mère était une ratée, mais pas lui. Parce qu'il l'avait toujours abandonnée dans les moments importants, elle le détestait, le haïssait, tout en l'aimant à la folie. Même si elle ne devait jamais lui pardonner, elle était prête à tout pour obtenir dix minutes de plus avec lui, le convaincre de venir

l'écouter, l'applaudir au *Gala de la Chanson* puis dîner avec elle après le spectacle. Eux deux, seuls.

Mais déjà son père s'en allait avec cette Nadia. Et elle, à contrecœur, les suivait sur le parking. Elle les regarda monter en voiture, claquer les portières. En s'éloignant il dit quelque chose par la vitre baissée, qu'elle ne comprit pas. Elle les vit s'éloigner. À bord d'une Maserati noire magnifique dont jamais elle n'aurait pu imaginer que son père l'avait louée.

Et même si on lui avait dit: *Cette voiture, ton père la loue quand il cherche à impressionner*, elle ne l'aurait pas cru.

«Appelle-moi, hein? cria-t-elle. Envoie-moi un texto quand tu seras arrivé!»

Mais il était déjà loin, il ne pouvait pas l'entendre. Et cette grande fille blonde, un mètre soixante-quinze, une beauté naturelle semblable à la fureur d'un ouragan et tous les hommes à ses pieds, était là, sur ce parking de gravier et de terre battue, les yeux remplis de larmes, les bras ballants.

Elle se dirigea vers sa Peugeot 206 d'occasion. Ouvrit la portière et resta le regard perdu dans l'obscurité entre les cônes de lumière projetés par les réverbères.

Elle s'en fichait bien, maintenant, d'être en retard au *Gala de la Chanson*. De toute façon, sans elle, ils ne pourraient pas commencer. Elle fixa la barre du péage au loin. La vit se soulever, laisser passer la Maserati et s'abaisser aussitôt.

Là-bas courait la plaine, brillaient les larges rubans d'asphalte qui menaient à Milan, à Rome, à tous les endroits du monde où ça valait le coup d'aller.

Et de l'autre côté, le vide. Le no man's land. Une poignée de réverbères, une lueur ténue au nord-ouest.

Et au-dessus de la ville de Biella, elles, les montagnes.

D'ici, elle distinguait dans l'obscurité le relief des crêtes. Ici, Oropa et son sanctuaire; tout au fond, Piedicavallo, et,

plus à droite, Camandona, où elle était censée aller, un petit point perdu au milieu des bois.

Une muraille de granit, sans futur, sans histoire. Du motel Nevada, on pouvait d'un seul regard tenir la chaîne alpine tout entière dans sa main. C'était la limite, la frontière.

Sauf que de l'autre côté, il n'y avait rien.

Du sang, partout. Du sang sur la chaussée, du sang sur les flancs, du sang sur le museau, et même du sang sur les cornes.

Andrea se plia sur cette masse gigantesque qui se débattait, impuissante, agitant les pattes comme pour se relever et s'enfuir.

Luca le rejoignit, et plaqua aussitôt la main sur sa bouche. Non, ce n'était pas un homme, mais ça écarquillait les yeux comme si c'était humain. Et ce regard sans langage était de pure terreur.

Sebastiano était resté à genoux sur la chaussée, et commençait lentement à réaliser. Il s'envoya une grande claque.

« Non mais vous vous rendez compte ? » cria-t-il en se relevant.

Il fixa le capot enfoncé, puis de nouveau la bête qui meuglait.

« Cette caisse, c'est la seule chose que j'aie, putain de merde ! »

Et il lança un coup de pied à l'animal, qui eut un sursaut.

Le moteur de la Volvo ahanait dans un gémissement qui ne couvrait pas le râle sourd et continu de la bête.

« Éteins le moteur », dit-il à Luca.

Luca retourna à la voiture, absent. Le sang l'étourdissait : une odeur impitoyable, comme les odeurs de métal ou de feu.

Andrea était toujours penché sur ce corps en proie aux convulsions, ce corps vivant, désespéré, qui perdait son sang par la gueule. Il s'approcha de l'œil écarquillé, qui ne voulait

pas mourir. Se vit reflété dans cet œil qui ne disait rien, ne pouvait rien dire, et il en fut paralysé.

« Crève donc ! » cria Sebastiano. Et il lui envoya un coup de pied dans le sternum.

Le cerf baissa le museau, eut un mouvement de retrait.

« Arrête », dit Andrea.

Sebastiano fumait de colère, et lui balançait un autre coup de pied.

« Crève donc, fils de pute ! »

Mais le cerf ne mourait pas.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda Luca.

Andrea continuait de se refléter dans l'œil brun de l'animal, convaincu à présent que l'autre aussi le regardait. Il la sentait presque, la douleur physique de cette bête. Comme si c'était la sienne.

De la masse obscure des bois n'arrivait qu'un grand silence, dense, assourdissant.

« On peut pas le laisser là, dit-il.

– Oui, mais on va pas attendre non plus qu'il crève ! » rétorqua Luca. Sa colère se transformait en peur et la peur en violence. « Une voiture va finir par arriver et on est en plein virage... »

C'était vrai, ils étaient arrêtés au milieu de la route, dans la nuit noire, avec un cerf agonisant et la Volvo bousillée. Et ça pouvait empirer.

« Faut le déplacer, dit Sebastiano.

– Et où ?

– J'en sais rien où ! s'énerma Sebastiano. On a qu'à le tirer là, sous la barrière de sécurité. »

Ils allèrent voir ce qu'il y avait au-delà : un précipice. Ils firent le tour de la voiture, insultant père et mère, eux-mêmes et le monde entier.

Andrea, lui, était resté immobile, à côté du cerf.

Il voulut poser la main sur son ventre. Un geste absurde, mais c'était plus fort que lui. À quelques centimètres il sentit sa chaleur et, avant même de le toucher, son poil rêche, la vie qui se débattait furieusement.

Et lui, qui essayait de le caresser.

Sa ramure était énorme. Un grand mâle adulte, déjà vieux. Une existence guidée par l'instinct, les dangers, les alertes.

« Moi je veux le jeter nulle part », finit par dire Andrea.

Sebastiano se tourna vers lui et le fixa, excédé : « T'es con ou quoi ? »

Andrea lui rendit son regard, la main toujours sur le flanc du cerf, comme pour le protéger.

« Quoi ? Tu veux peut-être le ramener chez toi ? »

– Oui, je veux le ramener chez moi. »

Luca les regardait tous deux, l'œil exorbité. Manquait plus qu'ils s'engueulent, et c'était complet.

Mais Sebastiano, contre toute attente, changea de visage.

« Ok, Andre, t'as raison. » Et il se mit à rire. « Prends-le d'un côté, moi je le prends de l'autre. » Et en s'approchant, il tendit le doigt vers l'animal et dit : « Je t'avertis, mon vieux. Ceci est un enlèvement. »

Alors Luca aussi se mit à rire. Ils riaient tous les deux comme des fous, mais c'était peut-être juste l'angoisse. La peur que tout leur échappe, ce qui était d'ailleurs le cas.

Andrea, lui, restait muet.

Ils esquissèrent un geste vers l'animal, puis rassemblèrent leur courage et l'attrapèrent par les pattes pour le soulever. Mais il pesait des tonnes, résistait, se débattait. Et continuait de perdre son sang, de pousser ces cris inarticulés qui n'étaient ni un appel au secours ni une protestation.

Andrea le tenait fermement par les pattes avant, Sebastiano par les pattes arrière et Luca l'avait attrapé par ses bois, mais le cerf ne s'avouait pas vaincu et secouait la tête, terrorisé.

Ce fut peut-être à cause de ça : la peur du cerf les rendit fous.

Luca et Sebastiano commencèrent à tirer rageusement sur les pattes. Puis à lui balancer des coups de pied.

Andrea, incapable de réagir, se sentait impuissant. Ses bras et ses jambes se glaçaient. Sur le visage de ses copains il vit une expression étrange, c'était à peine s'il les reconnaissait. Eux continuaient à rire, à s'acharner sur la bête.

« Arrêtez ! » cria-t-il, exaspéré.

Pendant un instant, le silence retomba. Et ils reprirent leurs esprits.

Ils le transportèrent jusqu'à la voiture. Ouvrirent le coffre, qui était immense, et le mirent dedans. Pour cela il leur fallut pousser à trois de toutes leurs forces, et plier le cou pour faire entrer la tête. Ils essayèrent à mains nues, avec une froideur qu'ils ne se connaissaient pas, de lui briser les articulations des pattes avant, mais n'y arrivèrent pas. Ils rabattirent le hayon, qui ne voulait pas fermer, plusieurs fois, mais il y avait toujours ce bruit sourd des bois cognant contre la tôle. Jusqu'à une dernière tentative, pleine de rage. Et le coffre se ferma.

Quand ils remontèrent dans la Volvo, ils transpiraient, respiraient fort.

« Bon, nous voilà avec un cerf dans le coffre, dit Sebastiano en démarrant. Ce qui est sûr, c'est qu'on s'en rappellera ! »

La Volvo, miraculeusement, repartit. Andrea posa l'oreille contre la banquette arrière : il entendit encore ce râle. Le langage des bêtes, il l'avait appris de son grand-père dans son enfance. Il savait que le langage, sans les mots, touche à la racine nue des choses.

« Ok, maintenant qu'on a pris Kadhafi et qu'on lui a réglé son compte, dites-moi ce qu'on fait ce soir. »

La lumière qu'ils avaient suivie au début avait complètement disparu.

«Kadhafi... répéta Luca en riant, ah oui, ça c'est excellent, Kadhafi!»

Même la lune avait disparu.

Andrea renifla le bout de ses doigts, ils sentaient le gibier et le fer.

«Il va mettre combien de temps encore à mourir? se demanda-t-il tout haut.

– La question c'est pas combien de temps il va mettre à mourir mais combien de temps je vais mettre pour trouver le fric et réparer ma bagnole.»

Ils dépassèrent Callabiana et la Nelva. Sebastiano accéléra, bien que la Volvo, à la torture, lourde comme s'ils transportaient une montagne, ait du mal à tenir la route. Soudain surgit un virage en épingle que le phare n'éclairait qu'à moitié et qu'à cette vitesse il était impossible de prendre.

Sebastiano le prit pourtant, sans ralentir. Andrea crut qu'ils allaient s'écraser, et ne fit rien pour l'en empêcher. On entendit le rugissement du moteur et un autre, plus sourd, qui venait du coffre.

Ils firent une embardée à droite, puis à gauche.

Et brusquement cette clarté qu'ils avaient cessé de suivre explosa entre deux pans de roche, sur la départementale 105, à la hauteur de Camandona. Elle explosa comme un pétard ou comme un feu d'artifice, et la nuit, avec ses dangers et ses déserts, se retira d'un coup.

Des files de voitures garées dans les deux sens apparurent là-haut, dans ce coin perdu de la vallée. Des familles entières se dirigeaient en groupes vers le même endroit, attirées par cette unique lumière, si proche maintenant.

Ils mirent la tête à la portière, incrédules, cœur battant, pendant que la foule descendait la route à pied. Par-dessus la hêtraie, deux projecteurs éclairaient a giorno une clairière

en pente d'où montait un vacarme de plus en plus fort, avec une musique lointaine, peut-être une mazurka.

Ils se garèrent en double file.

Se regardèrent : ils étaient sauvés.

Sebastiano et Luca, sans perdre de temps, ouvrirent les portières et s'élançèrent à l'extérieur, euphoriques. Comme si rien ne s'était passé. Ils se mêlèrent aux grands-mères tenant leurs petits-enfants par la main, suivirent un groupe de scouts.

Andrea resta en arrière, prit son temps pour descendre de voiture. Tenta de contenir son angoisse. Posa la main sur le coffre d'où n'arrivait plus aucun bruit, et s'obligea à ne pas l'ouvrir. Puis il leva les yeux droit devant lui, où une bande-roule de la Pro Loco¹ était accrochée, et il se rendit compte qu'il était déjà venu ici.

Enfant, avec ses parents et son frère. Et plus grand, avec des copains. Et puis la dernière fois, celle dont il ne voulait surtout pas se rappeler.

Il pensa à *elle* tout à coup, et à l'œil paralysé du cerf.

Au milieu des arbres, il descendit les marches de terre battue qui menaient à la fête de Camandona. Il alluma une cigarette, et un demi-sourire triste lui échappa quand il revit les mêmes cuisines, le même hangar-discothèque, et jusqu'à ce plancher en bois sur lequel ils avaient dansé ensemble cette fois-là, tous les deux enlacés.

Ce même endroit, où une lumière lointaine l'avait conduit ce soir.

1. Organisation caritative chrétienne. (*Les notes sont de la traductrice.*)